

Commentaire sur la *Velociraptor* *Histrionica*

« et je t'épluche divine beauté »
Hugo Fontaine

C'est dit, c'est écrit d'emblée, la revue *La Velociraptor Histrionica** est une revue de poésie de l' Ancien et du Nouveau Monde. Rien que le titre et le sous-titre chantent et lyrissent la future lecture. Ces données font venir à ma mémoire immédiate la grande voix de Guillaume Apollinaire, à fleur de peau et à fleurs de printemps. Guillaume Apollinaire qui était las de l'ancien monde pour chanter la modernité dans "Zone" d'*Alcool* place toute son oeuvre sur le récit antique d'Orphée par exemple et les exigences du monde moderne, entre tradition et émancipation ou comment vivre le rêve apollinien et l'ivresse dionysiaque. Cette revue entraîne le lecteur dans un labyrinthe subtile qui mène de port en port, de rendez-vous en rendez-vous avec des poètes (hommes et femmes) de notre terre. Cette revue est une invitation à un voyage précieux et vertigineux sur le dos de l'animal post-préhistorique. Alors le chant et la parole, le mythe et la réalité, la vie et la mort, la poésie et la gravure seront des compagnons ou des compagnes de route étoilée, de sûre route de lecture intelligente et traverserons la page des regards..

Peut-être qu'il faut saisir la description de *La Velociraptor Histrionica* comme un portrait indirecte ou non du poète lui-même "puisqu'il peut assimiler l'essence de toutes les langues du monde", puisqu'il "peut enjamber les continents". C'est ce que fait cette revue fraternelle, de la Colombie à la Catalogne, du Brésil à la France, de l'Uruguay au Mexique, de la Belgique à l'île de la Réunion, de l'Espagne au Chili, du Paraguay à Behuard. Behuard, ce village écrivain au bord de Loire a été traversé par des poètes qui ont marqué l'histoire de la poésie française et l'est toujours car il abrite un poète lyrique des mémoires vives du "grand passage saisonnier". Je dis son nom avec plaisir Francis Krembel car cette revue l'accueille. De nombreux thèmes se développent: des rêves d'amour, des cris de désespoir venu du diable, de subtiles approches entre l'amour et la mort, le phénix des renaissances perpétuelles, la mélancolie des absences, la raison qui perd son chemin, le poète qui cherche à retrouver sa mémoire, le monde pluriel des expériences individuelles qui donne le pouls du monde, le don d'ubiquité qui loge dans le corps-esprit de chaque poème, le seul avec ses solitudes fertiles et ensoleillées, le chaos des rêves, l'amour du peuple, les actes amoureux, les fleuves qui remontent le temps et chuchotent les mots vrais de la nuit à nos oreilles, les exils et les enfances de chacun et chacune. Bien sûr, ces thèmes s'entremêlent, se chevauchent, s'échappent pour voguer d'un continent l'autre vers d'autres pays aux oreilles et aux yeux attentifs.

Chaque poème de cette revue est une histoire, un récit, un rêve, un paysage. Les gravures de Flora Beillouin fixent quelques moments de ces poèmes-récit. J'y reviendrais à la fin de ce commentaire. Il y a plaisir éprouvé par la lecture de l'image poétique qui se dégage de la revue. « La pluie sera publique » (Arjan Alvarez me va bien.) « Queremos calor » de Charles Pennequin est peut-être la recherche d'une unité originelle mais où le souhait du poète nous mènera-t-il? J'aime cette aimée qui est une belle-ville d'Amérique latine selon Edmarío Jobat confirmée par la cinquième saison de Corinne Lagenebre « pour la joie crue qui se croque » jusqu'à « L'aube et sa symphonie dionysiaque » d'Antonio Reyes Carrascos. Et puis il y a des pépites-images qui font méditer ou rêver comme cette « lettre perdue dans l'alphabet » de Camilo Bogota Gonzalez ou ce lait bleu avec « toutes les vaches toutes (qui) paissaient dans les poèmes, dans un poème d'amour d'Alonso Gordillo qui a perdu la mémoire de son nom. Sébastien Menard nous invite aux grandes solitudes au delà des frontières pendant que Gabriel Tili nous offre « la poésie et l'élixir de potions mystiques ». Et d'autres images qui sont de tendres et vraies comme celle-ci: « La solitude sentait le linge humide/Un ange m'a béni le sexe » de Gordillo à nouveau ou brutales images »: « Nos rires hystériques, cabotins, /Ricochet en écho/Sur les étals maculés/par des poulets sans tête » de Flora Cristobal. J'aimerais peut-être demander à Gabriel Tili en quoi « l'épilepsie purifie » et comment peut-on entendre cette « musique pure de la révolution »? Ainsi Sergio Grao Palos peut-il répondre à Gabriel Tili.

Nous sommes tous par cette revue-flotaison dans les lignes du cosmos, dans le grand rire et la couleur de la tendresse suivant Julio Rivero Oojer. C'est ce qui fait son charme et son allant lyrique. Chaque poète semble approcher les qualités de ce qui fait la femme-poète et l'homme-poète par la densité de certaine formulation. « Tu es l'audace de la lumière » dit Lorean Paulo. Le poète est celui qui parle en vers ou SMS pour faire naître ces « chrysalides dans le lit sous la pluie » que chante Dafné Mocisky. Patrice Treuthard et Melissa recherchent le port du pays natal ou le paradis perdu des enfances. Simon Martin confirme cela. L'enfant a le droit au sceau de l'éternité en devenant une vache sacrée pour faire barrage au temps et aux armées et à la mort.

Revue fertile, revue-fanal qui éclaire les nuits simultanées des continents d'où viennent les poètes. Les données amoureuses et érotiques occupent aussi une place réelle et avouée dans les corps de certains textes. Hugo Fontaine exprime dans *las Lluvias* ce don d'amour et des regards sur le corps et l'âme aimés tout en jouant sur l'équivoque des langues échangées et traduites d'une langue à l'autre: « Je veux continuer à malaxer nos langues ». L'amour sans la mort n'est pas tout à fait l'amour comme Léo Ferré semblait le dire. Antonio Reyes Carrasco dans son poème *En la madrugada* est là en prise directe, affirmée au grand jour et jour comme dans *Garden porno* avec Juliet T. ou dans *Poemas de alegría* de Gaétan Sortet. **La chrysalide de la nuit porte en son sein les poèmes de cette revue.** L'éventail thématique est large. Le tourment d'une femme décrit dans *Scoliose* vu par Mylène Lacrampe, l'enfance durement éprouvée en évidence dans *Los cementerios engullidos* de Stéphane Chaumet touchent le lecteur attentif. L'errance de l'indigent ajoute au désespoir de vivre avec eL eNe. Mais *sur des carnets nus* Denis Péan crie l'amour du peuple. Avec Fred Griot (quel nom béni!) marcher seul ouvre les sources du vent et semble faire signe à la présence des arbres en répondant au poème de Jorge Alfonso pour les arbres. L'arbre au fond est un poète qui sait résister à toute les vilénies pour être notre sauf-conduit vers le futur de l'ancien et le nouveau monde retrouvé.

Cette revue de poésie *La Velociraptor histrionica** concoctée par La Marge est "une revue de poésie bilingue aperiodique et artisanale, regroupant les textes d'auteurs hispanophones et francophones et illustrée par une série de linogravures de son cru". Précisément, Flora Beillouin embellit par ses gravures la dite revue, la vie de la revue, embellit les poèmes, leur répond, les prolonge de telle sorte qu'ils prennent une autre allure, un autre tempo. La vie des images "poétiques" d'un texte ouvre des mondes. Les oeuvres au noir gravées de Flora Beillouin sont fortes parce qu'elles permettent de voir les couleurs qui traversent et s'invitent dans chaque poème. Son travail artistique donne une profonde unité à la revue même. Sobre, juste ce travail éclaire tous les efforts des traducteurs et le sens lyrique qui transparait dans les lignes de coeur de chaque poème. Il permet de saisir le natal et le traduit des mots et de leurs expressions sentimentales ou émotionnelles. L'idée de créer des connivences entre poèmes et gravures me renvoie à ce que fit Raoul Dufy sur *Le bestiaire ou Cortège d'Orphée* de Guillaume Apollinaire d'autant plus qu'un des poètes cite Guillaume, l'immense Guillaume. **De ces gravures de Flora Beillouin s'exprime une sorte d'amour du poème.** La précision de son dessin, le jeu des contrastes et des formes, les hachures noires sur fond blanc (« Pourquoi tu n'aime pas le goût de la pluie » et des traits blancs sur fond noir (« quelque chose file ») confirment cette impression de force et d'achevé que l'artiste donne à voir et à goûter. Dix gravures (plus celle de la couverture) s'exposent au regard satisfait d'un lecteur attentif. J'y reviendrais un de ces jours car ce travail en vaut le détour....comme une invitation à

Le 17 juillet 2018, Luc Vidal

*Pensée en collaboration avec une maison d'édition partenaire venue d'Uruguay, Sin Licencia Cartonera, cette revue regroupe 27 poètes venus du Mexique, du Chili, d'Uruguay, de France métropolitaine et des Doms, de Belgique, d'Argentine, du Brésil, d'Espagne, de Catalogne et de Colombie. **Website:** <https://www.facebook.com/events/1920139484965984>
Provider: facebook